

vicaire] de Rolf Hochhuth (1961) dénonce le comportement de l'Église catholique face à la Shoah, et constitue la première pièce qui essaie de représenter le camp d'Auschwitz (acte V). Malgré ses faiblesses, cette pièce a provoqué de nombreux débats publics et a été à l'origine d'un changement dans le travail de mémoire de la société allemande. *Die Ermittlung* [L'Instruction] de Peter Weiss (1965), pièce exemplaire du théâtre documentaire, se sert des actes du procès de Francfort pour confronter directement le public avec les atrocités des camps. Elle dévoile les caractéristiques du système meurtrier, ainsi que les mécanismes du refoulement dans la jeune république fédérale. Au centre de ces deux pièces se trouvent les responsables et coupables du III<sup>e</sup> Reich, de même que leur situation problématique dans l'Allemagne d'après 1945.

Dans la troisième partie – qui occupe presque la moitié du livre – l'auteur analyse de façon détaillée la pièce *Die Kannibalen* de George Tabori dont la première, en Europe, a eu lieu à Berlin en 1969. Markus Roth montre comment le dramaturge réussit à rompre avec les représentations antérieures. Au centre de ses analyses, se retrouvent la configuration entre les différents personnages, la conception du temps et l'usage d'éléments grotesques chez George Tabori. *Die Kannibalen* raconte la tentative, de la part de survivants et de fils de victimes, de reconstruire vingt-cinq ans plus tard un épisode vécu à Auschwitz. Au cœur de cette pièce dans la pièce, se situe un acte de cannibalisme auquel auraient participé leurs pères morts dans le camp. À partir des souvenirs de deux survivants, les fils se lancent dans cette reconstruction pour se confronter avec leur (propre) histoire familiale. Markus Roth montre de façon convaincante comment la construction de la pièce, grâce à ses différentes strates temporelles, met à jour les enjeux mémoriels inhérents au sujet. De plus, elle thématise la problématique du témoignage, avec la mise en question de la fiabilité des souvenirs des protagonistes. L'analyse des éléments grotesques montre comment George Tabori minimise la distance aux événements en rendant tout rapproche-

ment identificatoire impossible – un procédé qui est, comme le souligne l'auteur, souvent utilisé dans des œuvres plus récentes, tels les films *La vie est belle* ou *Train de vie*.

L'ouvrage laisse quelques questions ouvertes. Ainsi en est-il des réflexions de l'auteur sur la spécificité du genre dramatique dans la description des événements liés à la Shoah et la transmission de leur mémoire. Sans doute ces questions mériteraient-elles d'être approfondies et replacées dans le cadre d'une étude intermédiatique. Cependant, l'essai donne une vue d'ensemble, intéressante et informative, rapprochant l'évolution du travail de mémoire en Allemagne et les œuvres dramatiques abordant l'extermination. En particulier, dans la partie dédiée à l'analyse de la pièce *Die Kannibalen*, Markus Roth rappelle que nombre de procédés utilisés dans des médiatisations plus récentes de la Shoah avaient des prédécesseurs. La lecture de cette étude est donc conseillée à tous ceux qui s'intéressent à la problématique de la mémoire et de sa médiatisation.

**Christoph Vatter**

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
Universität des Saarlandes  
c.vatter@mx.uni-saarland.de

**Emilio SILVA et Santiago MACÍAS, *Las fosas de Franco***

[*Les fosses de Franco*].

Madrid, Temas de Hoy, coll. Historia viva, 2003, 374 p.

*Las fosas de Franco* est le livre qui faisait défaut à l'Espagne. Il relève d'une littérature engagée, une littérature de la mémoire, ses co-auteurs relatant le combat pour la défense des disparus de la guerre civile espagnole ; un débat brûlant qui, depuis quelque temps, refait surface sur la scène politique et dans les médias. La guerre civile est toujours un tabou dans la société espagnole et les « deux Espagnes » se déchirent encore. Le temps s'est écoulé, mais la peur est restée. Pourtant, la société civile commence à demander des comptes ; elle est soutenue par des intellectuels, des chercheurs, des juristes et des politiques. Dans sa préface, Isaías Lafuente estime à environ

30 000 le nombre de dépouilles enterrées hors des cimetières : le livre retrace l'histoire de ces fusillé(e)s lors des représailles de militaires franquistes et groupuscules fascistes contre les défenseurs de la République, démocratiquement établie en 1931.

Tout a commencé en octobre 2000 lorsqu'un journaliste, Emilio Silva, exhume les restes de son grand-père, enterré dans une fosse commune illégale avec douze autres hommes. Ces derniers furent fusillés par les franquistes dans les années 30. L'auteur décida de fonder avec Santiago Macías – volontaire très actif, ingénieur et écrivain –, l'Association pour la récupération de la mémoire historique (ARMH). Submergés d'appels de familles provenant de toute l'Espagne, après la diffusion d'articles et d'interviews sur les fosses, ils constatent l'ampleur du problème. Leur association se donne pour mission de rompre le silence afin que les autorités affichent une nette rupture avec le franquisme. Les auteurs ont de nombreux collaborateurs et s'appuient sur les médias pour sensibiliser l'opinion. Ici, ils livrent un panorama de l'opinion nationale et internationale sur le thème. Leur récit est scandé en deux temps qui, séparés de soixante ans, se rejoignent pourtant. Ainsi les crimes passés de Franco apparaissent-ils à la lumière de l'actuelle mobilisation de ceux qui luttent pour la réhabilitation des victimes.

Dans une première partie, Emilio Silva raconte comment les Espagnols entendent obtenir réparation du préjudice subi. Il retrace l'histoire de son grand-père républicain, depuis la guerre civile jusqu'aux séquelles que laissèrent sur le peuple espagnol quarante ans de dictature. Son écriture est précise, informative, tout en reflétant la sensibilité d'un écrivain. En témoigne l'incipit de son récit qui laisse une impression très visuelle : « Dans ce village, il y a plus de morts en-dehors du cimetière qu'à l'intérieur », dit un vieil homme à Emilio quand celui-ci le questionne au sujet des fosses. Il a dans les quatre-vingts ans, marche difficilement, s'est arrêté avant de lui répondre et protège ses yeux du soleil en le regardant de haut en bas. Emilio ne se doutait pas à

quel point le vieil homme avait raison. Trop de souvenirs sont restés « en suspens », et le journaliste nous informe des dernières avancées d'une bataille juridique qui dénonce les disparitions forcées – comme au Chili ou en Argentine – auprès du Haut Commissariat aux droits de l'homme, tout comme l'illégitimité des lois et des conseils de guerre franquistes.

Dans une deuxième partie, Santiago Macías compile les résultats de recherches menées à travers toute l'Espagne pour illustrer la réalité de ce que fut la guerre, depuis la Galice jusqu'aux îles Baléares. Il retrace cette histoire dans toute son horreur quotidienne, regroupant de nombreux témoignages des familles de victimes et survivants. Les mots « silence » et « peur » y sont récurrents. Et l'auteur de condamner l'« oubli officiel » qui touche les victimes afin de rendre à ces dernières la dignité perdue. En outre, il cite le général Emilio Mola qui exhorte ses troupes à semer la terreur; Indalecio Prieto – ministre de la Défense républicain – qui supplie le peuple de ne pas imiter cette conduite, ou Manuel Azaña – président de la République – qui demande « paix, pitié et pardon ». La recherche que Santiago Macías mène auprès de nombreux témoins pour qu'ils racontent ce qu'ils ont vécu et confient leur point de vue est nécessaire et urgente, car le facteur temps joue contre la possibilité d'exhumer la mémoire.

Très bien documenté, ce livre brise un tabou et explique les stratégies de pouvoir qui ont amené l'Espagne à s'enliser dans une politique réactionnaire, parfois fascisante. Depuis peu, les études, enquêtes et recueils de témoignages fleurissent en Espagne et à l'étranger; ainsi que les plaintes déposées devant la justice. Les éditions Gallimard publieront prochainement ce livre en France où il est probable qu'il suscitera un grand intérêt. En effet, nombre de familles espagnoles ont fui les représailles pour s'exiler dans ce pays d'où elles ont attentivement suivi la situation politique de l'Espagne. L'ouvrage d'Emilio Silva et Santiago Macías est une prise de conscience très instructive, poignante, particulièrement réaliste. Il rend compte des mouvements de

contestation qui émergent au sujet d'une guerre ancienne de plus de soixante ans. Car, pendant trop longtemps, la dictature cantonna les survivants dans une logique de terreur et de répression qui les a contraints au silence.

Laëtitia Soula

CREPCOM, université Aix-Marseille I  
albaycina@yahoo.es

## Langues et langages

Ruth AMOSSY, Roselyn KOREN, coord.,  
*Semen*, 17, « Argumentation et prise de position : pratiques discursives ».

Besançon, Presses universitaires  
franc-comtoises, 2004, 170 p.

L'argumentation suppose toujours une prise de position. Or, de nombreux textes tendent à effacer la subjectivité de l'auteur au profit du récit factuel, axiologiquement neutre. L'auteur qui souhaite ainsi effacer le point de vue à partir duquel il prend la parole met en place des stratégies neutralisantes. Les articles de cette livraison de la revue *Semen* s'attellent à l'analyse de ces stratégies, ainsi que celles de textes où le rôle du locuteur, sitôt gommé, refait inopinément surface.

Nous devons à Émile Benveniste la distinction entre l'histoire – qui tient indépendamment de la position de celui qui s'exprime – et le discours qui lie à la description le sujet parlant ou écrivant, dans une matérialité rendue possible par les embrayeurs et les déictiques : je, tu, maintenant, demain, ici... Alors que l'histoire expulse toute trace de subjectivité, le discours prend non seulement en charge l'énoncé, mais aussi l'énonciation, donc le contexte situationnel. Cette distinction benvenistienne – parfois mise en cause par les auteurs – sous-tend les contributions de la présente livraison. Ainsi Roselyn Koren remet-elle en question la possibilité d'un écrit journalistique qui ne prendrait pas position. Elle traque le reflux de subjectivité au sein d'un genre journalistique – neutre par excellence –, l'éditorial. Plus fondamentalement, c'est à la différence fond/forme qu'elle s'attaque. En effet, les journalistes

parlent parfois comme si le style était un ajout au fond qui se verrait modelé par la plume de tel ou tel. Mais s'il en est, il s'agit ici d'une illusion. L'auteur conclut que la désobjectivisation de la prise de position n'est rien moins qu'un procédé rhétorique, la neutralité étant elle-même prise de position !

Ce n'est pas uniquement dans les textes journalistiques, mais également dans le discours diplomatique (Sivane Cohen-Wiesefeld) que l'on peut voir l'auteur lutter pour disparaître en tant qu'auteur bien que, une fois encore, des marqueurs de subjectivité rappellent au lecteur attentif qu'il s'agit d'un discours, non d'un récit. Les présupposés et les lieux propres aux milieux diplomatiques trahissent leur engagement énonciatif dans des textes qui, cependant, aspirent à une certaine objectivité. La qualification d'euphémisme fait l'objet d'une analyse intéressante par Alice Krieg-Planque. Celle-ci se demande si le jugement d'euphémisation (la clause : « Et ceci est un euphémisme ») relève d'une catégorie savante ou bien d'une prise de position. Cette étude conduit à la question philosophique de savoir si les euphémismes existent tels quels dans le discours – le linguiste étant capable de les reconnaître –, ou si le jugement d'euphémisation constitue « l'expression d'une évaluation axiologique, subjective » (p. 62), ou acte illocutoire. L'auteur plaide pour cette dernière solution. Pour ce faire, elle distingue les cas où le locuteur ajoute à son propre discours : « Ceci est un euphémisme » de ceux où il commente le propos d'un autre. Dans le premier exemple, le locuteur, ayant édulcoré son affirmation et le faisant savoir par son jugement d'euphémisation, se construit un *ethos* de modération ou encore adresse un signe de connivence (« Si vous voyez ce que je veux dire »). Le jugement d'euphémisation commentant un mot d'autrui peut remplir trois fonctions : appuyer l'*ethos* de l'orateur, corriger une façon de nommer une réalité, voire dénoncer celle-ci.

Pour sa part, Frédéric Cossuta classe la teneur subjective des œuvres philosophiques selon deux axes. Le degré d'investissement subjectif est soit hypotrophié lorsque le texte neutralise au plus haut